

P 68-4824

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure-India, numérotés de 201 à 500.

173

La Collection LES TEXTES FRANÇAIS  
est publiée sous la Direction technique de  
FERNAND ROCHES

LES TEXTES FRANÇAIS  
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE  
PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE  
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

ALAIN-RENÉ LESAGE

HISTOIRE  
DE  
GIL BLAS  
DE SANTILLANE

Volume Premier

Texte établi et présenté par  
AUGUSTE DUPOUY



SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES  
95, Boulevard Raspail, 95  
PARIS  
1935

soient autrement, et moi j'allois me promener dans l'Isle avec ceux de nos Cavaliers qui aimoient la promenade. C'étoit là mon plaisir. Nous sautions de rocher en rocher, car le terrain est inégal, plein de pierres partout, et l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous considérions ces lieux secs et arides, et que nous admirions le caprice de la nature qui se montre féconde et stérile où il lui plaît, notre odorat fut saisi tout à coup d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussi-tôt du côté de l'Orient, d'où venoit cette odeur : et nous aperçûmes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chevrefeuilles plus beaux et plus odorans que ceux même qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumoient l'air aux enviorns; et il se trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne étoit large et peu sombre. Nous descendîmes au fond en tournant, par des degrés de pierre dont les extrémités étoient parées de fleurs, et qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fumes en bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or plusieurs petits ruisseaux qui tiroient leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, et qui se perdoient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire, et nous la trouvâmes si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, et d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable, et lorsque nous fumes de retour au Fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte; mais le Commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Hé pourquoy cela, lui dis-je ? y a-t-il quelque

chose à craindre ? Sans doute, me répondit-il. Les Corsaires d'Alger et de Tripoli descendent quelquefois dans cette île, et viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison, qu'ils firent esclaves. L'Officier eut beau parler d'un air très-sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit, et dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois Cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralés ne voulut point être de la partie. Il aimait mieux, aussi-bien que son frere, demeurer à jouer dans le Fort.

Nous descendîmes au fond de l'ancre comme le jour précédent, et nous fîmes rafraîchir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, en jouant de la guitarrre, et en nous entretenant avec gayeté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avoient des moustaches épaisses, des turbans et des habits à la Turquie. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage et le Commandant du Fort qui s'étoient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, et nous en laissâmes descendre jusqu'à dix, sans songer à notre défense. Nous fumes bien-tôt tristement désabusés, et nous connûmes que c'étoit un Corsaire, qui venoit avec ses gens nous enlever : *Rendez-vous, chiens*, nous cria-t-il en langue Castellane, *ou bien vous allez tous mourir*. En même tems, les hommes qui l'accompagnoient nous coucherent en jouë avec des carabines qu'ils portoient, et nous aurions essuyé une belle décharge, si nous eussions fait la moindre résistance; mais nous fûmes assez sages pour n'en faire aucune. Nous préférâmes l'esclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au Pirate. Il nous fit charger de chaînes et conduire à son vaisseau qui n'étoit

pas loin de-là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette maniere que nous fûmes justement punis d'avoir négligé l'avertissement de l'Officier de la garnison. La premiere chose que fit le Corsaire, fut de nous fouiller et de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne capture pour lui! Les deux cens pistoles des Bourgeois de Placentia, les cent que Moralés avoit reçues de Jérôme de Moyadas, et dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut rafflé sans miséricorde. Mes compagnons avoient aussi la bourse bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le Pirate en paroisoit tout réjouï, et le bourreau ne se contentoit pas de nous enlever nos especes, il nous insultoit par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, et pour se moquer de nous d'une autre façon, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, et que ses gens avoient eu soin d'emporter. Il se mit à les vuiders<sup>4</sup> avec eux, et à boire à notre santé par dérision.

Pendant ce tems-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui se passoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur esclavage, qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'Isle de Mayorque, où ils avoient compté qu'ils méneraient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, et moins consterné que les autres, je liai conversation avec le railleur. J'entraï même de bonne grace dans ses plaisanteries. Ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractere de ton esprit. Et dans le fond, au lieu de gémir et de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience et s'accommoder au tems. Jouë-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitarrre. Voyons ce que tu sçais faire. Je lui obéis, dès qu'il m'eut fait délier les bras, et je commençai à jouer de la guitarrre d'une maniere qui

m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que je jouois assez bien de cet instrument. Je chantai aussi, et l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaisseau témoignèrent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avoient eu à m'entendre; ce qui me fit juger qu'en matiere de musique ils n'étoient pas sans goût<sup>m</sup>. Le Pirate me dit à l'oreille que je ne serois pas un esclave malheureux, et qu'avec mes talens je pouvois compter sur un emploi qui rendroit ma captivité très-supportable.

Je sentis quelque joye à ces paroles; mais toutes flateuses qu'elles étoient, je ne laissois pas d'avoir des inquiétudes sur l'occupation dont le Corsaire me faisoit fête. J'appréhendois qu'elle ne fût pas de mon goût. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous voir; et nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils poussèrent mille cris de joye. Ajoûtez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flûtes morisques et d'autres instrumens dont on se sert en ce pays-là. Ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la Ville. On avoit ouï dire que le Renegat Mehemet, ainsi se nommoit notre pirate, avoit péri en attaquant un gros vaisseau Genoï; de sorte que tous ses parens et ses amis informés de son retour, s'empressoient de lui en témoigner leur joye.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au Palais du Bacha Soliman, où un Ecrivain Chrétien, nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre Patrie, notre religion et nos talens. Alors Mehemet me montrant au Bacha, lui vanta ma voix, et lui dit qu'avec cela je joüais de la guitarrre à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je fus donc reservé pour son Serrail, où l'on me conduisit pour

m'installer dans l'emploi qui m'étoit destiné<sup>o</sup>. Les autres captifs furent menés dans une place publique et vendus suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaisseau, m'arriva. J'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman Bacha, par distinction, me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou six esclaves de qualité, qui devoient incessamment être rachetés, et à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du soin d'arroser dans les jardins les orangers et les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation. Aussi j'en rendis grace à mon étoile, et je pressentis, sans sçavoir pourquoi, que je ne serois pas malheureux chez Soliman<sup>o</sup>.

Ce Bacha, il faut que j'en fasse le portrait, étoit un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli et fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachemirienne qui par son esprit et par sa beauté s'étoit acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête nouvelle : tantôt d'un concert de voix et d'instrumens, et tantôt d'une comédie à la maniere des Turcs, ce qui suppose des poèmes dramatiques où la pudeur et la bienséance n'étoient pas plus respectées que les regles d'Aristote. La favorite qui s'appelloit Farrukhnaz<sup>o</sup> aimoit passionnément ces spectacles. Elle faisoit même quelquefois représenter par ses femmes des pièces Arabes devant le Bacha. Elle y jouoit des rôles elle-même, et charmoit tous les spectateurs par la grace et la vivacité qu'il y avoit dans son action. Un jour que j'étois parmi les Musiciens à une de ces représentations, Soliman m'ordonna de joüer de la guitare, et de chanter tout seul dans un entre acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman. Il m'applaudit non-seulement par des battemens de mains, mais même de vive voix<sup>p</sup>; et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosais des orangers dans les jardins, il passa près de moi un Eunuque qui sans s'arrêter ni me rien dire, jeta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir et de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être aperçû des fenêtrés du Serrail et me cachant derrière des caisses d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, et ces paroles en bon Castillan : *Jeune Chrétien, rends graces au Ciel de ta captivité. L'Amour et la Fortune la rendront heureuse : l'Amour, si tu es sensible aux charmes d'une belle personne, et la Fortune, si tu as le courage de mépriser toutes sortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la Sultane favorite; le style et le diamant me le persuadèrent. Outre que je ne suis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtresse d'un grand Seigneur, et plus encore, l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, tout cela me fit former le dessein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrit les chemins, car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, et qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas. Le même Eunuque qui avoit passé près de moi, repassa une heure après et me dit : Chrétien, as-tu fait tes réflexions, et auras-tu la hardiesse de me suivre ? Je répondis qu'oui. Hé bien, reprit-il, le Ciel te conserve ! Tu me reverras demain dans la matinée. Tiens-toi prêt à te laisser conduire<sup>q</sup>. En parlant de cette sorte, il se retira. Le jour suivant, je le vis en effet reparoître sur les huit heures du matin. Il me fit signe d'aller à lui. Je le joignis, et il me mena dans une salle où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre Eunuque et lui venoient d'apporter là, et qu'ils devoient porter chez la

Sultane pour servir à la décoration d'une pièce Arabe qu'elle préparoit pour le Bacha.

Les deux Eunuques me voyant disposé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdirent point de tems<sup>r</sup>. Ils déroulèrent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long; puis au hazard de m'étouffer, ils la roulèrent de nouveau<sup>s</sup> et m'enveloppèrent dedans; ensuite la prenant chacun par un bout, ils me portèrent ainsi impunément jusques dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne. Elle étoit seule avec une vieille esclave dévouée à ses volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile, et Farrukhnaz à ma vûë fit éclater des transports de joye qui découvroient bien le génie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup transporté dans l'appartement secret des femmes, sans sentir un peu de frayeur. La Dame s'en aperçût bien, et pour dissiper ma crainte; Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman vient de partir pour sa maison de campagne. Il y sera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurèrent et me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, poursuivit-elle, et je prétens adoucir la rigueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentimens que j'ai conçûs pour vous. Quoique sous les habits d'un Esclave, vous avez un air noble et galant qui fait connoître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez-moi confidentement. Dites-moi qui vous êtes. Je sçai bien que les captifs qui ont de la naissance déguisent leur condition pour être rachetés à meilleur marché. Mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi, et même ce seroit une précaution qui m'offenseroit, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincère, et m'avoüez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, Madame, lui répondis-je, il me sembleroit mal de payer vos bontés de

dissimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité. Il faut vous satisfaire. Je suis fils d'un Grand d'Espagne. Je disois peut-être la vérité, du moins la Sultane le crut, et s'applaudissant d'avoir jetté les yeux sur un Cavalier d'importance, elle m'assura qu'il ne tiendrait pas à elle que nous ne nous vissions souvent en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante. Elle sçavoit plusieurs langues, et surtout la Castillane qu'elle parloit assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il étoit tems de nous séparer, je me mis par son ordre dans une grande corbeille d'osier couverte d'un ouvrage de soye fait de sa main. Puis les deux esclaves qui m'avoient apporté, furent appelés, et ils me remportèrent comme un present que la favorite envoyoit au Bacha. Ce qui est sacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Farrukhnaz et moi d'autres moyens encore de nous parler, et cette aimable captive m'inspira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut secrète pendant deux mois, quoiqu'il soit fort difficile que dans un Serrail les mysteres amoureux échappent long-tems aux Argus. Mais un contre-tems déranger nos petites affaires, et ma fortune changea de face entiere-ment. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un spectacle, j'avois été introduit chez la Sultane, et que je m'entretenois avec elle, Soliman que je croyois occupé hors de la ville, survint. Il entra si brusquement dans l'appartement de sa favorite, que la vieille Esclave eut à peine le tems de nous avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loisir de me cacher. Ainsi, je fus le premier qui s'offrit à la vûë du Bacha.

Il parut fort étonné de me voir, et ses yeux tout à coup s'allumerent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à son dernier moment, et je m'imaginai être

déjà dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçûs à la vérité qu'elle étoit effrayée; mais au lieu d'avouer son crime, et d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences sans doute me condamnent, et je semble vous faire une trahison digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune Captif : et pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me serois servie si j'eusse eu pour lui un amour bien violent. Cependant, et j'en atteste notre grand Prophete, malgré ces démarches, je ne vous suis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet Esclave Chrétien pour le détacher de sa Secte, et l'engager à suivre celle des Croyans. J'ai trouvé en lui une résistance à laquelle je m'étois bien attenduë. J'ai toutefois vaincu ses préjugés, et il vient de me promettre qu'il embrassera le Mahometisme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je me trouvois; mais dans l'accablement où j'avois l'esprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, et tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit et confus. Je ne pus proférer une parole, et le Bacha, persuadé par mon silence que sa Maitresse ne disoit rien qui ne fût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé, et que l'envie de faire une chose agréable au Prophete a pu vous engager à hasarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce Captif prenne tout à l'heure le turban. Aussi-tôt il fit venir un Marabou. On me revêtit d'un habit à la Turquie. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre. Ou pour mieux dire, je ne sçavois ce que je faisais dans le désordre où étoient mes sens. Que de Chrétiens auroient été aussi lâches que moi dans cette occasion!

Après la cérémonie, je sortis du Sérail, pour aller sous

le nom de Sidy Hally, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la Sultane : mais un de ses Eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de sa part des pierreries pour deux mille sultanins d'or<sup>6</sup>, avec un billet par lequel la Dame m'assuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuse complaisance que j'avois euë de me faire Mahometan pour lui sauver la vie. Véritablement, outre les présens que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par son canal un emploi plus considérable que le premier, et je devins en moins de six à sept années un des plus riches Renégats de la Ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que si j'assistois aux prieres que les Musulmans font dans leurs Mosquées, et remplissois les autres devoirs de leur Religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conservois une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'Eglise; et, pour cet effet, je me proposois de me retirer un jour en Espagne ou en Italie avec les richesses que j'aurois amassées. En attendant je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maison, j'avois des jardins superbes, un grand nombre d'esclaves, et de fort jolies femmes dans mon Sérail. Quoique l'usage du vin soit deffendu en ce pays-là aux Mahometans, ils ne laissent pas pour la plupart d'en boire en secret. Pour moi, j'en bûvois sans façon, comme font tous les Renégats. Je me souviens que j'avois deux compagnons de débauche avec qui je passois souvent la nuit à table. L'un étoit Juif, et l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens; et dans cette opinion, je vivois avec eux sans contrainte. Un soir, je les invitai à souper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois passionnément; nous lavâmes son corps, et l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funeraillles des Mahometans. Ce que nous en faisons n'étoit pas pour tourner en ridicule la Religion Musulmane; c'étoit seulement pour nous réjouir, et satisfaire une folle envie

qui nous prit dans la débauche de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. Monsieur le Cadi veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout à l'heure. Apprenez-moi, de grace, ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'apprendra lui-même, reprit-il. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un Marchand Arabe qui soupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré. Vous sçavez bien de quoi il s'agit. C'est pour cela que je vous somme de comparoître aujourd'hui devant ce Juge. Faute de quoi je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il sortit en achevant ces paroles, et me laissa fort étourdi de sa sommation. L'Arabe n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi, et je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La chose néanmoins méritoit quelque attention. Je connoissois le Cadi pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux, et de plus avare. Je mis deux cens sultanins d'or dans ma bourse, et j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans son cabinet, et me dit d'un air rebarbatif : Vous êtes un impie, un sacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un Musulman ! quelle profanation ! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes ? et ne vous êtes-vous fait Mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monsieur le Cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami, est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les personnes de mérite

et de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un Testament qu'il a fait, et dont je suis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt-écus, trente à l'autre, et il ne vous a point oublié, Monseigneur, poursuivis-je en tirant ma bourse : Voilà deux cens sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le Cadi à ce discours perdit sa gravité. Il ne put s'empêcher de rire ; et comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, et me dit en me renvoyant : Allez, Seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumér avec pompe et avec honneur un chien qui avoit tant de considération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen ; et si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus circonspect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choisis pour boire avec moi un jeune Gentilhomme de Livourne qui étoit mon esclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne ressemblois point aux autres Renégats, qui font plus souffrir de maux aux esclaves Chrétiens, que les Turcs même. Tous mes captifs attendoient assez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois, à la vérité, si doucement, que quelquefois ils me disoient, qu'ils appréhendoient plus de changer de Patron, qu'ils ne soupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui sont dans l'esclavage.

Un jour, les Vaisseaux de Bacha revinrent avec des prises considérables. Ils amenoient plus de cent Esclaves de l'un et de l'autre sexe, qu'ils avoient enlevés sur les côtes d'Espagne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, et tout le reste fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faisoit, et j'achetai une fille espagnole de dix à douze ans ; elle pleuroit à chaudes larmes, et se désespéroit. J'étois surpris de la voir à son âge si sensible à sa captivité. Je lui dis en Castillan de modérer son affliction, et je l'assurai

qu'elle étoit tombée entre les mains d'un Maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite personne toujours occupée du sujet de sa douleur ne m'écoutoit pas. Elle ne faisoit que gémir, que se plaindre du sort, et de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri : Ah! ma mere, pourquoi sommes-nous séparées? Je prendrois patience, si nous étions toutes deux ensemble. En prononçant ces mots, elle tournoit sa vûë vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, et qui les yeux baissés attendoit dans un morne silence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardoit étoit sa mere. Hélas, oüi, Seigneur, me répondit-elle, au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point! Hé bien, mon enfant, lui dis-je, si, pour vous consoler, il ne faut que vous réunir l'une et l'autre, vous serez bien-tôt satisfaite. En même-tems je m'approchai de la mere, pour la marchander; mais je ne l'eüs pas si-tôt envisagée, que je reconnus avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste Ciel! dis-je en moi-même, c'est ma mere, je n'en sçauois douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, soit que mon habit me déguisât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avois vûë, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là, je voulus leur donner le plaisir d'apprendre qui j'étois : Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point? Ma moustache et mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils? Ma mere tressaillit à ces paroles, me considéra, et me reconnut, et nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne sçavoit peut-être pas plus qu'elle eût un frere, que je sçavois que j'avois une sœur. Avouez, dis-je à ma

mere, que dans toutes vos pièces de Théâtre vous n'avez pas une reconnoissance aussi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle, en soupirant, j'ai d'abord eu de la joye de vous revoir : mais ma joye se convertit en douleur. Dans quel état, hélas! vous retrouvé-je? Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux... Ah! parbleu, Madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse. J'aime cela dans une Comédienne. Hé, bon Dieu, ma mere, vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vûë. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un Acteur qui représente sur la scène un rôle de Turc. Quoique Renégat, je ne suis pas plus Musulman que je l'étois en Espagne; et dans le fond je me sens toujours attaché à ma Religion. Quand vous sçaurez toutes les aventures qui me sont arrivées en ce païs-ci, vous m'excuserez. L'Amour a fait mon crime. Je sacrifie à ce dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, et vous trouvez dans votre Patron un fils tendre, respectueux, et assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous saissions l'occasion de retourner sûrement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du Proverbe, qui dit qu'à *quelque chose le malheur est bon.*

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre Païs, et d'y abjurer le Mahométisme, je suis toute consolée. Graces au Ciel, continuat-elle, je pourrai ramener saine et sauve en Castille votre sœur Beatrix. Oüi, Madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plutôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres marques de votre fécon-